

LES SŒURS DE LA PROVIDENCE CHEZ LE PAPE

LE 2 juin 1906 restera une date à inscrire en lettres d'or dans les annales de nos bonnes Sœurs de la Providence. Ce jour là, en effet, notre correspondant romain, *Don Alessandro*, en a déjà parlé — livraison du 4 juillet — la Très Révérende Mère Marie-Antoinette, supérieure générale des Sœurs de la Providence, et sa compagne de voyage, Sœur Bénédicte, étaient admises en audience auprès du Saint-Père, Pie X.

Mis en goût par ce que nous en avait raconté *Don Alessandro* et croyant aussi faire plaisir aux nombreux amis de la « Providence » que la *Semaine* s'honore de compter parmi ses lecteurs, nous sommes allé hier, sans façon, comme naguère auprès de la supérieure générale de la Congrégation, auprès de la supérieure de la Providence, et lui avons demandé de nous parler du pape.

Les chroniqueurs sont toujours plus ou moins des indiscrets et des bavards que les modestes religieuses n'aiment guère à renseigner. Il a fallu montrer *patte blanche*, c'est-à-dire justifier de nos prétentions, en expliquant que ces quelques notes seraient une consolation pour beaucoup de bonnes petites Sœurs et une édification pour tant d'autres. Et encore ! « Je ne sais pas vraiment, disait Mère Marie-Antoinette, si je dois permettre qu'on parle ainsi de nous ? » Mais la sainte ambition de causer un peu de joie à des filles aimées et de les soutenir dans leur dévouement l'a emporté. Nous avons causé.

C'était dans le modeste parloir de la supérieure, à la rue Fulum, sous la protection des bustes en plâtre et des portraits encadrés. Mgr Lartigue, Mgr Bourget, Mgr Fabre, Mgr Bruchési et Mgr Archambeault, le dévoué chanoine supérieur d'il n'y a pas longtemps, nous regardaient du haut des murs, tandis que la Très Révérende Mère et sa secrétaire nous parlaient de Rome, du Vatican et du Souverain-Pontife.

Toujours c'est la même exclamation qui s'échappe des lèvres et du cœur de ceux qui reviennent de Rome et nous parlent de Pie X : « Oh ! qu'il est bon ! Comme il est bon ! » Je ne sais combien de fois l'expression est revenue au cours de notre causerie.

* * *

Le 27 avril dernier, la Très Révérende Mère Marie-Antoinette partait donc pour Rome avec une compagne. A la suggestion de Mgr l'archevêque de Montréal elle allait exposer au Père Commun des fidèles l'œuvre des Sœurs de la Providence et demander des bénédictions pour l'avenir. Personne ne s'étonnera qu'il se soit trouvé des âmes charitables pour faciliter le voyage et empêcher que la part des pauvres vieillards ou des faibles orphelins ne fut diminuée. D'ailleurs quel voyage se justifie mieux que celui qui devait conduire, pour la première fois, l'héritière de la charge et des vertus de Mère Gamelin aux pieds de l'héritier du nom et de la dignité de Pie IX, le pape que Mère Gamelin — après Mgr Bourget — aimait tant !

Déjà en 1888 ou en 1889, les Sœurs Thérèse de Jésus et Madeleine du Sacré-Cœur, visitant l'Europe pour étudier les méthodes de secours à porter aux aliénés, étaient allées jusqu'aux pieds de Léon XIII ; mais pour la première fois la supérieure général de ce puissant institut montréalais, qui compte près de dix-sept cents Sœurs et plus de quatre-vingt maisons, qui instruit cinq mille enfants, héberge tant de vieillards, élève tant d'orphelins, soigne tant de malades et *endure* tant de fous..... se présentait aux pieds du pape. Et c'est le 2 juin 1906 que Mère Marie-Antoinette fut admise au Vatican. Je le répète, c'est une date à inscrire en lettres d'or.

* * *

Dès le lendemain de leur arrivée à Rome, vers le milieu de mai, nos voyageuses eurent la bonne fortune d'assister dans la chapelle du Collège Canadien aux « noces d'or » du bon M.

Vacher, la providence, avons-nous raconté déjà, dans les pages de notre *Semaine*, de tous ceux qui vont à Rome et soupirent après une audience.

Puis, tous ces Messieurs du Collège Canadien se firent un devoir, dans la mesure du possible, d'être utiles aux chères Sœurs canadiennes, en même temps que Mgr Battandier, notre distingué correspondant romain, se dépensait pour elles. De sorte que toutes les portes s'ouvrirent, et, jusqu'à trois fois la Révérende Mère Marie-Antoinette et sa compagne purent assister aux grandioses cérémonies d'une béatification, notamment à celle des Carmélites de Campiègne. A ces occasions, elles voyaient passer Pie X, qui venait, comme c'est l'habitude, prier les nouveaux bienheureux dans Saint-Pierre. Mais le grand jour — il faut entendre et voir la Mère Marie-Antoinette en parler, pour le comprendre ! — le grand jour ce fut celui de l'audience, celui du 2 juin, celui qu'il convient d'inscrire en lettres d'or.....

* * *

Elles étaient là, toutes seules, se sentant si petites devant le pape. Il souriait, leur faisait signe de s'asseoir — *sedete* ! — puis leur parlait français, lentement, un peu par secousse et comme en craignant de s'embarrasser dans des phrases trop longues.

D'abord Mère Générale fit rapport au Saint-Père des œuvres de la communauté, depuis soixante-trois ans. C'est dire qu'elle lui parla de Mère Gamelin, de Mgr Bourget, de la prospérité de l'œuvre, des enfants, des malades, des vieillards, des infirmes, des sourdes-muettes, des incurables, des fous... car qu'est-ce qu'on ne fait pas à la Providence ?

Et le pape écoutait, et le pape approuvait, et le pape disait : « Vous rendez de grands services à l'Eglise. Continuez ! — Je vais prier, moi aussi, pour que vous fassiez beaucoup de bien ».

Il va sans dire qu'une Sœur de la Providence ne pouvait paraître devant le pape sans demander quelque chose..... pour

ses pauvres ! On soumit donc à Sa Sainteté deux listes de demandes d'indulgences et de bénédictions. Pie X prit les feuilles dans ses mains et les lut. A chaque demande, il laissait échapper une courte exclamation : « oh ! » qui, bien que le Saint-Père fut toujours souriant, n'était pas sans rendre la Révérende Mère Générale un peu perplexe ? A la fin, il dit : « Je vous accorde tout » ; et il signa les deux feuilles de sa propre main : *Juxta preces in Domino*, et... *Juxta preces libenter in Domino*. Pius X. PP.

Et comme la Mère Générale, un peu émue — on le serait à moins — insistait sur la nature précise d'une faveur sollicitée, Pie X lui répartit doucement : « Je vous accorde tout, comme vous l'avez dans l'esprit et dans le cœur ».

Or, les chères Sœurs de la Providence, leurs enfants, leurs vieillards, leurs pauvres, leurs malades, leurs infirmes et même leurs *fous* (ceux qui ne le sont pas trop) savent tout ce qu'il peut y avoir de charité et de bonté pour eux dans le cœur et dans l'esprit de Mère Marie-Antoinette. C'est pourquoi je réitère que cette date du 2 juin 1906 doit être gravée en lettres d'or dans les annales de l'institut des Sœurs de la Providence. Des quarante jours que la Mère Générale et sa secrétaire ont passés à Rome, c'est celui-là le grand jour : *Hæc est dies quam fecit Dominus*.

X.

SOCIÉTÉ D'UNE MESSE

Archevêché de Montréal, le 8 septembre 1906.

M. l'abbé Cyprien-Joseph-Eustache Gagné, curé de Sainte-Angèle-de-Mérici, diocèse de Rimouski, décédé hier, était membre de la Société d'une messe.

EMILE ROY, chan., *chancelier*.

LE DOIGT DE DIEU



ERRIBLES morts. — Les faits qui suivent se sont passés, il n'y a pas longtemps, dans une importante localité de la Haute-Vienne, et ils sont rapportés par la *Croix*, de Limoges :

Deux jeunes hommes rentraient chez eux après avoir festoyé dans un banquet présidé par M. Edgard Monteil, alors préfet de la Haute-Vienne.

En passant devant le couvent désert, ils aperçurent au dessus de la porte d'entrée, une statue de saint Joseph.

Ils parièrent à qui serait le plus adroit, et, s'armant de pierres, ils la mirent en morceaux ; puis ils partirent fiers et contents de leur coup, en beuglant sans remords : *C'est la lutte finale !*

Le même soir, Grandclaude, celui qui avait porté les premiers coups, demanda un bol de lait à sa femme ; et pendant qu'il le buvait, sans pousser un cri, sans dire une parole, sans que rien fit prévoir un pareil dénouement, il s'abattit sur le carreau de la cuisine. Les soins qu'on s'empessa de lui prodiguer furent inutiles : la mort avait été subite.

Huit jours plus tard, le second, Tourteau, se noyait. La mère de ce dernier, apprenant des lèvres mêmes de son fils le sort fait à la statue du couvent, avait ri bien fort.

On comprend le désespoir de la malheureuse femme quand on rapporta le cadavre de son fils. Affolée par la douleur, elle prit un marteau qui se trouvait à portée de sa main et s'en donna un coup sur la tête. Voisins et amis purent la désarmer ; mais il fallut lui lier les mains et la tenir ainsi attachée jusqu'au moment où elle parut plus calme. La crise semblait passée.

L'enterrement se fit triste et lugubre, car on savait tout, et ce second accident, succédant de si près au sacrilège, avait impressionnée la population. Jamais, dans ce pays sans foi, cer-

cueil ne produisit un effet plus salutaire ; les têtes et les cœurs se livraient à des réflexions bienfaisantes.

Quand la famille revint du cimetière, on trouva la mère Tourteau étendue tout de son long derrière la porte de la cuisine. Elle s'était brisé la tête avec le marteau de la veille ; la cervelle avait glissée jusque sur la table, la tête gisait dans une mare de sang. Dieu, dont on ne se moque jamais en vain, Dieu qui punit souvent ici-bas ceux qui l'insultent, Dieu, pour la troisième fois, avait frappé par là.

Justice et miséricorde. — Dans une paroisse voisine de Nancy, un malheureux jeune homme, ayant communiqué la veille de son mariage, commettait, il y a quelques semaines, un horrible sacrilège en jetant la Sainte Hostie à terre, avec mépris, auprès des fonts baptismaux.

Ce fait, d'une impiété révoltante, souleva la réprobation universelle, et le coupable ne fut admis au mariage chrétien qu'après réparation de sa faute par écrit et devant témoin. Le curé de la paroisse avait, lui aussi, opéré de son mieux les purifications nécessaires.

Or, dimanche dernier, pendant la grand'messe, un orage terrible éclatait sur l'église du village, et une brèche qu'on peut voir encore, s'était produite dans la muraille ; une énorme boule de feu y pénétra, parcourut l'assistance et vint s'arrêter sur la dalle même où l'hostie profanée avait été jetée, et là elle éclata avec un bruit formidable, laissant une trace noire. Personne, néanmoins, n'avait été blessé, et on ne signale qu'un enfant qui fut victime d'une légère commotion nerveuse. Mais l'effroi était universel et la foule se précipita vers l'autel, en criant et en suppliant. Nul ne se méprit sur l'intervention divine ; mais tous reconnurent, en même temps que celui de la justice, le passage de la miséricorde. Il est vraisemblable que les habitants de cette paroisse sont guéris à jamais du mal effroyable qu'est le sacrilège.

LES RELIGIEUX DE SAINTE-CROIX

AU chapitre général des Religieux de Sainte-Croix, qui s'est tenu récemment à Notre-Dame, Indiana, le Rév. Père McGarry a été réélu conseiller-général. Il représente la province canadienne dans l'administration centrale de l'Institut.

Le Rév. Père G.-A. Dion qui, tout en remplissant les fonctions de curé à Saint-Laurent depuis dix ans et demi, exerçait aussi celles de provincial de sa congrégation au Canada, a été maintenu dans cette dernière charge pour un terme de six ans. Il laisse la direction de la paroisse que Mgr l'archevêque vient de confier au supérieur du Collège, le Rév. Père Crevier.

Désormais, le provincial résidera au collège Notre-Dame-des-Neiges, qui est depuis sa fondation le siège de l'administration provinciale.

Le Rév. Père Hébert, préfet des études au collège de Saint-Laurent, succède au Rév. Père Crevier comme supérieur de cette institution ; et le Rév. Père Guy, ci-devant supérieur du collège de Memramcook, N. B., devient professeur de théologie au collège de Saint-Laurent.

“ PIE X INTIME ”

SOUS le titre de *Pie X intime*, le vicomte de Colleville a publié un intéressant volume de 300 pages. En voici quelques traits :

Lorsque le cardinal Sarto dut quitter Venise pour se rendre au Conclave, le bruit de son départ se répandit bientôt dans la ville et jeta une grande perturbation dans l'esprit des gondoliers, des pêcheurs et ouvriers maritimes.

Une de ces femmes qui, dans toutes les villes d'Italie font métier de prophétiser l'avenir, indiquent les numéros du loto et guérissent les malades par des incantations, avait annoncé que le cardinal serait nommé pape et qu'il ne reviendrait plus à Venise.

La sorcière était très populaire ; et sur le quai des Esclavons, gondoliers et marins très attachés au patriarche discutaient avec passion cette prédiction, lorsque la gondole cardinalice émergea du canal de la Paille portant le patriarche, son secrétaire Mgr Bressan, et les vicaires-généraux.

La gondole descendit lentement le Grand-Canal pour se rendre à la station qui est à son extrémité, et pendant ce temps la foule prévenue s'amassa hâtivement sur les quais. Le Rialto était noir de monde ; lorsque le cardinal passa devant la poste, tous se pressèrent en courant le long des quais tandis qu'une véritable flottille de gondoles formaient escorte à la sienne.

Des cris retentissaient de toute part : « Sior Beppo, ne nous quittez pas », criaient les femmes. « Vive le pape ! » clamaient les gondoliers fiers de leur patriarche.

Le *peuple de la mer* poursuivit ainsi son pasteur jusqu'à la station où, au débarcadère, eut lieu l'ovation la plus touchante, la plus émouvante qui fut jamais faite à un souverain.

Les femmes et les pauvres pleuraient, criant, suppliant leur bienfaiteur de ne pas les abandonner.

Les mères tendaient leurs enfants à la bénédiction du pasteur bien-aimé qui demain serait le chef de toute l'Eglise.

Des jeunes gens, des hommes à genoux s'attachaient à la robe cardinalice qu'ils baisaient avec vénération ; ils empêchaient ainsi le patriarche d'avancer.

Le cardinal eut alors la bonne inspiration de monter sur un banc et, à l'aspect du pasteur, le silence se fit aussi profond qu'à Saint-Marc devant le *Pallo d'oro*, lorsque le prélat se levait,

gravissait les degrés de la chaire et levait la main droite pour faire le signe de la croix.

Et il parla, le bon cardinal Sarto, il parla longtemps et son visage souriant pourtant était bien pâle ; sa voix tremblait d'émotion et ceux qui étaient proche purent distinguer les larmes qui coulaient sur ses joues.

Il s'efforça de rassurer ce bon peuple qu'il aimait tant et dont il se sentait aimé en ce moment ; il lui promit de revenir si Dieu le permettait ; et pour dissimuler l'émotion qui l'étreignait, il termina son allocution par cette boutade :

« Soyez tranquilles, mes enfants, mort ou vif, vous me reverrez ! Tenez, voyez, j'ai pris un billet d'aller et retour » ; et il montrait en souriant le coupon rose de ses billets valables pour un mois. « A bientôt donc, avant un mois je serai au milieu de vous. »

C'est à grand'peine que le cardinal Sarto put gagner la salle d'attente de la station qui, pour la circonstance, avait été mise à sa disposition.

Cette salle était même comble : tous les personnages de Venise étaient réunis pour saluer une dernière fois leur pasteur.

Don Carlos de Bourbon et son auguste compagne étaient là ; tous deux formaient leurs souhaits à Son Eminence et Madame se montra très émue en baisant la main du prélat, son confesseur.

Mais le silence se fait, le patriarche va parler. Il remercie ces patriciens de leur chaleureuse démonstration, qui atteste éloquemment combien ils ont conscience de l'acte important auquel il va prendre part ; il ajoute que toujours il gardera le précieux souvenir de cet instant, où il s'est trouvé en communion de sentiment si intime avec ses enfants ; enfin il déclare avec émotion que jusqu'à son dernier souffle, il n'oubliera pas sa chère Venise.

Des applaudissements, des acclamations répondent à ces

paroles, et tous supplient le cardinal de prendre place dans son wagon réservé et de se mettre à la portière, afin que ceux qui l'aiment puissent le voir et l'entendre jusqu'à la minute suprême.

Son Eminence prend place dans le wagon et son visage souriant et bon apparaît aussitôt à la portière, dominant une foule compacte qui, par de frénétiques acclamations, salue son pasteur.

Le train va partir ! on crie : « Nous voulons votre bénédiction ». Et le cardinal lève la main droite. Toute cette foule s'agenouille respectueusement.

Le train est en marche, quelques privilégiés baisent encore la main du cardinal, puis une immense acclamation éclate de nouveau, tandis que le cardinal Sarto envoie, de la main, des saluts multiples.

Il est encore à la portière avec Mgr Bressan lorsqu'il passe sur le pont de la lagune, où les sociétaires de la *Juventa*, qui s'y étaient réunis, l'acclament à leur tour.

Alors seul avec son secrétaire, son ami Mgr Bressan, le bon cardinal ne peut contenir ses larmes, et il pleure longtemps avec le pressentiment qu'il ne reverra plus la cité où il vient de passer neuf années de bonheur parfait.

A Vicence, où le train s'arrêta quelques minutes, Mgr Viviani, vicaire-général, accompagné du chancelier de l'évêché, prévenu du passage du cardinal, vint le saluer. En lui faisant ses adieux le chancelier ajouta :

— Eminence, j'espère bientôt aller vous baiser la main au patriarcat.

— Dites baiser le pied de Sa Sainteté au Vatican, fit Mgr Viviani en souriant.

— Très bien, répondit en plaisantant le cardinal, c'est entendu !

— Alors, Eminence, dans ce cas, ne m'oubliez pas.

— Soyez-en sûrs, mes amis, vous êtes, du reste, les premiers qui vous soyez recommandés à moi ; ne craignez donc rien.

Et le bon cardinal éclata de rire, trouvant la plaisanterie amusante.

Le cardinal Sarto rencontra l'archevêque de Milan à la gare de Florence et tous deux firent route jusqu'à Rome. Après avoir longtemps et gravement causé du futur conclave, le cardinal Sarto tira de sa poche une belle montre d'or et la consulta. Et le cardinal Ferrari de sourire et de dire à son compagnon :

— Cette belle montre n'a-t-elle pas encore fait de voyage au mont-de-piété ?

— Ne m'en parlez pas, Eminence, reprit le patriarche en riant : le malin qui m'a fait ce cadeau a eu l'idée de faire graver mes armes, là, sur la calotte. Vous comprenez, impossible avec cela ! Quel scandale si on reconnaissait ce bijou là-bas !

Et tous les deux, devisant ainsi, arrivèrent bientôt dans la Ville Eternelle.

✓ Les deux cardinaux descendirent au Séminaire lombard.

Aussitôt arrivé, le directeur prévint le cardinal Sarto que les journalistes étaient d'abominables traîtres qui se glissaient partout, et qu'il fallait se défier surtout des Américains et des Français qui employaient les moyens les plus diaboliques pour se renseigner auprès des cardinaux et de leurs familiers.

Joseph Sarto répondit qu'il n'y avait rien à craindre pour lui, ni pour son secrétaire, Mgr Bressan ; mais quant à son domestique, il défiait les plus habiles reporters de New York et de Paris d'en rien tirer :

— Je suis absolument tranquille sur ce point, ajouta-t-il, mon brave Jean est un Lombard du village d'Abbiategrosso, il parle très mal son dialecte et il ne sait pas un mot d'italien ; de plus, il a la bouche si tordue qu'on ne comprend pas un mot à ce qu'il dit : vous voyez d'ici la tête des journalistes qui l'interrogeront !

Avant de s'enfermer au conclave, le patriarche de Venise fut saluer à Rome la comtesse de B..., une Vénitienne de beaucoup d'esprit, et comme il prenait congé de cette dame elle lui dit :

— J'espère bien que le Saint-Esprit choisira votre Eminence.

— Miséricorde, Comtesse ! s'écria le patriarche en riant, je compte bien que le Saint-Esprit se montrera plus difficile que vous.

Lorsque le cardinal Sarto entra au conclave, le cardinal Boselri le salua en ces termes : « Voici Notre Saint-Père ».

Et Mgr Angeli, l'ancien camérier secret et secrétaire intime de Léon XIII, lui dit :

— Eminence, je vous prédis que vous ne pourrez plus entrer à Venise.

— Impossible ! répondit le cardinal, mes amis m'ont fait prendre un billet d'aller et retour, et j'ai dû le leur montrer à la gare, ils ne m'auraient pas laissé partir sans cela.

VARIÉTÉS

Saint Jean-Baptiste, patron des voyageurs



ROUVEREZ-VOUS bon, écrit Jean Racine à son fils, le 23 juin 1698, trouverez-vous bon que je vous fasse souvenir que ce même saint Jean, qui est notre patron, est aussi invoqué par l'Eglise comme patron des gens qui voyagent, et qu'elle lui adresse pour eux une prière qui est dans l'itinéraire. et que j'ai dite plusieurs fois à votre intention ? »

Saint Jean-Baptiste a été, en effet, prédestiné à frayer le chemin du paradis. Ne l'a-t-il pas ouvert en disant : « Faites pénitence » ? (S. Matth., III, 2.) Saint Jean-Baptiste a eu pour

mission de conduire les hommes à Jésus-Christ, qui est la voie sans laquelle on ne peut arriver. Aussi l'Eglise a-t-elle raison de dire que la voie montrée par saint Jean mène sûrement au but du voyage : *Ut familia tua ad Eum quem prœdixit secunda perveniat.* (*In Vig.*)

Pieds fourchus

Voici le témoignage qu'un sénateur protestant des Etats-Unis a rendu, il y a un an, aux missionnaires de la Compagnie de Jésus, qui évangélisent l'Amérique du Nord. Nous citons ce discours d'après le *Congressional Record* :

«...Certaines gens croient qu'un fils d'Indien ferait mieux de mourir dans son incroyance, voire même son idolâtrie, plutôt que de recevoir l'éducation des mains des Jésuites ou de l'Eglise catholique. J'aime à le déclarer, je ne partage nullement ces aberrations sectaires et fanatiques. Elevé dans la religion protestante, je n'ai de ma vie fréquenté l'Eglise catholique.

« Dès ma petite enfance, j'ai appris que les Jésuites ont des cornes, les pieds fourchus, et que sur leur passage s'exhale une odeur de soufre.

« Il y a quelques années, le Sénat m'adjoignit au comité des affaires indiennes. J'ai visité les écoles du Wyoming et du Montana...eh bien ! dans tout ce voyage de plusieurs semaines je n'ai pas rencontré une seule école faisant vraiment œuvre d'éducation, dans la force du terme, ailleurs que sous la direction des Jésuites.

« Les Jésuites ont élevé les Indiens partout où ils n'en ont pas été empêchés par l'esprit sectaire, par le fanatisme et la couardise de politiques égoïstes, tremblant de perdre un suffrage au district ou aux Etats, tremblant de déplaire à l'A. P. A. »

Napoléon et le catholicisme

Un jour, raconte le cardinal Fesch, oncle de Napoléon, un nommé Marseria se présenta aux Tuilleries, porteur de lettres de Pitt. L'empereur le reçut après bien des difficultés.

— Sire, dit entre autres choses cet émissaire, l'Angleterre a besoin d'étouffer entièrement le catholicisme dans son sein. Pour aider à cette œuvre, il n'y a que vous. Etablissez le protestantisme en France et aussitôt le catholicisme périt en Angleterre.

— Marseria, reprit l'empereur, je suis catholique et je maintiendrai le catholicisme en France, parce que c'est la vraie religion ; c'est la religion de la France, celle de mon père, la mienne enfin. Loin de rien faire pour l'abattre ailleurs, je ferai tout pour l'affermir ici.

Marseria répliqua :

— Tant que vous reconnaîtrez Rome, Rome et les prêtres vous domineront.

— Marseria, reprit l'empereur, pour les choses du temps, j'ai mon épée et elle suffit à mon pouvoir ! pour les choses du ciel, il y a Rome, et Rome décidera sans me consulter ; elle aura raison ! C'est son droit.

— Mais, reprit encore l'infatigable envoyé, vous ne serez jamais complètement souverain, si vous n'êtes pas chef d'Eglise, si vous ne créez une religion à vous.

— Pour créer une religion, répliqua l'empereur, souriant, il faut monter le Calvaire, et le Calvaire, n'est pas dans mes desseins. Si une telle fin convient à M. Pitt, qu'il la cherche lui-même ; pour moi, je n'en ai pas le goût.

Sacrements après le dernier soupir

Sur cette délicate question qui doit tous nous intéresser, un savant professeur de la Faculté de médecine, à Lille, fournit de précieux renseignements à l'*Ami du Clergé*. Des expériences pratiquées sur des animaux lui ont appris que, malgré tous les signes immédiats de la mort, on peut, par certains procédés, comme les ressusciter après quinze ou trente minutes ou même davantage de suspension de toute manifestation vitale.

C'est que la mort n'était qu'apparente : mais elle serait deve

que réelle si nul moyen pour la reviviscence n'avait été employé. Or, ce qui est vrai pour les animaux l'est aussi pour l'homme. La science cite des cas assez nombreux où, grâce au massage du cœur, on a rendu à la vie, même pour plus d'une demi-heure, celui que l'on croyait mort. Voilà des faits dont il convient de tenir compte en administrant les derniers secours de la religion. Sur ce même sujet, nous signalons il y a quelque temps, à l'attention de nos lecteurs, un ouvrage intitulé : *La mort réelle et la mort apparente et leurs rapports avec l'administration des Sacrements*.

LIVRES D'ENSEIGNEMENT

Le *Manuel des Sciences usuelles*, à l'usage du personnel enseignant des écoles de la province, que prépare M. l'abbé Huard (en collaboration avec M. l'abbé Simard, le distingué professeur et conférencier à l'Université Laval), ne pourra être terminé avant quelques mois encore. Avis de sa mise en librairie sera donné en temps utile.

Vers la Toussaint, paraîtra la 2ème édition, format in-12, du *Traité élémentaire de Zoologie et d'Hygiène*, par l'abbé V.-A. Huard

ORDO DES FIDÈLES

Dimanche, le 23 septembre

Dans les diocèses de Montréal, Valleyfield et Joliette

Fête des Sept-Douleurs de Marie, *double majeur* ; (fixée du dim. précédent) ; mém. du 16e dim., de S. Lin et de Ste Thècle ; préf. de la Ste Vierge ; dernier Ev. du dim.—Aux Iles vêpres, mém. du dim. et de S. Lin.

Hors de ces diocèses

Messe du 16e dim. ; mém. de S. Lin et de Ste Thècle ; préf. de la Trinité. — 1er vêpres de N.-D. de la Merci, *double majeur* ; mém. du dim. et de S. Lin.